

**CROQUIS ET  
MARINES (SCÈNES,  
TYPES ET TABLEAUX)**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649268313

Croquis et marines (scènes, types et tableaux) by Ernest Chouinard

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**ERNEST CHOUINARD**

**CROQUIS ET  
MARINES (SCÈNES,  
TYPES ET TABLEAUX)**



67  
05526c

ERNEST CHOUINARD

# CROQUIS

ET

# MARINES

---

(SCENES, TYPES ET TABLEAUX)



402032  
29 4.42

QUÉBEC  
Imprimerie "Le Soleil"  
1920

---

---

*CROQUIS*

---

---



## SCÈNE D'ÉTÉ

---

Il fait très chaud. Durant les premières heures de l'après-midi, le mercure du thermomètre s'est maintenu, à l'ombre, au 90<sup>e</sup> degré. J'occupe, sur le quatrième parquet, sous les combles, dans l'un des faubourgs de la ville, une petite chambrette d'étudiant, dont l'unique et basse fenêtre ouvre sur l'horizon du nord et la vallée qu'arrose la rivière Saint-Charles.

J'ai voulu, après une longue journée d'étude et de préparation d'examen, m'en aller, comme tant d'autres, humer l'air du fleuve sur la grande terrasse de la ville. La foule y était énorme et, comme moi, décontenancée de ne pouvoir respirer autre chose que des bouffées d'une atmosphère fortement imprégnée des fumées

âeres montant du port, avec quelques parfums ambiants de toilettes trop récentes. Sur les dix heures, il m'a fallu revenir à mon réduit en restant accroché aux bretelles d'un tram encombré.

Hélas ! ma chambrette est une étuve ! A mon lit, sur lequel j'ai voulu reposer ma lassitude, ne peut arriver cet air du dehors que la fenêtre toute grande ouverte invite pourtant à entrer. Et puis, cet air-là n'est que le rayonnement nocturne de toute la pierre artificielle ou non, de tous ces toits métalliques que le soleil a surchauffés tout le jour et qui voudraient aussi, eux, exhaler, dirait-on, leur malaise.

Le sommeil, dans ces conditions, ne venant pas, je m'installe à la fenêtre et scrute l'horizon, avec l'espoir d'y trouver quelque pronostic d'une ondée rafraîchissante. Mais, non, c'est en vain. Ces éclairs qui clignotent là-bas, entre les contreforts des Laurentides,—les prophètes de la température vous diront bien cela,—ne sont encore que des éclairs de



chaleur. Non, il ne pleuvra pas cette nuit.

Or, quand dans son gîte un étudiant n'étudie pas, à moins qu'il ne dorme ou ne songe, comme l'autre, vous savez ce qu'il fait : il fume ! Pourtant, n'est-il pas ironique d'allumer encore du feu si près de sa figure par une semblable température ? Quand le sang bout dans les veines et la sueur ruisselle sur l'épiderme !

Ironique ! non, pas tout à fait. Car il y a les contingences, ces causes et ces effets multiples, souvent mesquins, qui s'appellent, se suivent, se justifient. Par exemple, j'ai au-dessous de moi, dans le puits d'ombre où la cour a disparu, un massif d'herbages adventices au sein duquel des maringouins osés se donnent l'illusion de la campagne. Elles montent, ces bestioles, avec effronterie, jusqu'à mon oreille, et pour éviter leur piqûre empoisonnée, je les enfume.

Puisqu'il ne pleuvra pas cette nuit, ici et là, dans le voisinage, on s'est donné la

---

peine, après le coucher du soleil, d'inonder les trottoirs et la chaussée d'où s'échappe encore une humidité fade qui nous sufoque. Les derniers magasins ont fermé leurs portes, et les ténèbres de la nuit, masquant désormais leurs vitrines, n'ont plus à combattre que le luminaire municipal et la clarté indécise de lointaines étoiles. A des intervalles de plus en plus prolongés, viennent troubler le silence, tantôt le pas fatigué d'un retardataire, tantôt la cloche et les halètements d'une locomotive dans les rues basses de la ville, ou la course des voitures du tramway, ces mille bruits enfin qui persistent dans une ville au sommeil. Entre autres, j'écoute avec commisération les cris d'un enfant souffrant de sa dentition, par cette température, là-bas, dans un humble logis de la deuxième rue, et dont les lamentations alternent, se mêlent et s'exaltent avec les doléances soi-disant pacificatrices de la pauvre mère qui chante éperdument sa peine et son amour.

Mais pas un souffle de vent ne passe sur tous ces toits dont la carapace métallique conserve encore trop de la chaleur du jour.

Enfin, la circulation s'est tout à fait interrompue dans les rues, et je ne saurais dire depuis quelle heure. L'horizon du nord s'illumine toujours de lucurs électriques, qui maintenant, par intermittences, éclairent plus nettement les cours et les toits enténébrés.

Tiens !— Là, près de mon coude, sur les derniers échelons d'une échelle dont la tête s'accroche au faite de la maison, apparaît la patte blanche, prudente et silencieuse d'un chat qui ne soupçonne pas ma présence, et, comme moi, n'a pas sommeil. Il descend, dans le calme de la nuit, des hauteurs où il a coutume d'aller réfléchir, au-dessus des bruits de ce monde et des périls de la société.

A cette heure, le chien du voisin, alourdi par ses courses folles, reclus d'ailleurs ordinairement dans le débarras en arrière du magasin, n'est là que pour en